

des interprètes le court récit de leur aventure et on apprit ainsi bientôt à Trois-Rivières la cause de leur disparition.

Dans le pays iroquois, les deux jeunes gens furent assez humainement traités ; mais ils manquaient de beaucoup de choses. Comme les Sauvages faisaient leurs ballots de fourrures pour aller traiter avec les Hollandais, Marguerite écrivit sur le cuir d'une peau de castor avec du charbon, demandant aux européens qui liraient ces lignes de vouloir bien leur envoyer quelques objets dont ils avaient un pressant besoin ; ne sachant pas que ces lignes seraient lues, Marguerite avait écrit partie en français, partie en anglais et partie en latin ; ce qui prouve que ces interprètes français avaient reçu une bonne éducation. Le stratagème réussit et ils reçurent des Hollandais ce qu'ils avaient demandé par le retour des canots.

Ils passèrent ainsi l'hiver chez les Iroquois, et on ne reçut aucune nouvelle d'eux en Canada. Au mois de Juin 1611, une flotte de canots partit devant les Trois-Rivières et un canot portant le drapeau parlementaire, conduit par un seul homme accourut comme un iroquois, s'en détacha pour venir au poste. C'était Marguerite qui montait ce canot, il était envoyé pour présenter des propositions de paix.

Après avoir fait sa commission, il dit au gouverneur des Trois-Rivières, M. de Champflour, d'être sur ses gardes et de ne pas se fier aux Iroquois, puis, selon sa promesse, il retourna se reconstruire prisonnier.

M. de Champflour fit dire aux Iroquois que la chose était sérieuse et qu'il fallait attendre *Ononchio*, qu'il allait faire demander de Québec. (Les Sauvages avaient ainsi traduit le nom de M. de Montmagny, *Grande Montagne* et depuis, ce nom d'*Ononchio* demeura comme désignant le chef des Français.)

En attendant qu'il put venir, *Ononchio* avait envoyé le Père Rageneau et le Sieur Nicolet pour négocier. Les Iroquois voulaient faire la paix avec les Français, mais non pas avec les Algonquins et les Hurons leurs alliés, et pendant même que les ambassadeurs négociaient ainsi, les Iroquois laissèrent le conseil pour aller piller quelques canots qu'ils aperçurent descendant le fleuve chargés de fourrures.

Les Iroquois s'étaient fortifiés près des Trois-Rivières et avaient même construit un fort dans l'intérieur par précaution.

M. de Montmagny arriva dans une barque : il était impossible pour les Français de conclure un traité d'alliance avec les Iroquois en dehors de la participation des alliés des Français : il y avait de plus parmi les Hurons et les Algonquins des chrétiens que les Français regardaient comme des frères et que, pour rien au monde, ils n'auraient voulu livrer sans défense aux fureurs des Iroquois. Les négociations continuèrent cependant encore quelque temps : les Iroquois donnèrent la liberté à Marguerite et à Godetroy et les Français leur firent en retour des présents.

Les présents qu'on fit ne contentèrent pas les Iroquois, ils auraient voulu avoir des arquebuses ; ils en demandèrent même 24 : ils en avaient déjà reçu des Hollandais et ils avaient appris à s'en servir avec habileté.

Bref, les affaires s'embrouillèrent et bientôt les Iroquois arborèrent sur leur fort une chevelure d'Algonquin ; ils tirèrent des coups d'arquebuse, on leur répondit avec du canon et ils laissèrent leur fort de la rive du fleuve pour aller se mettre à l'abri dans leur fort de l'intérieur ; puis enfin ils repartirent pour remonter le fleuve et ils se dispersèrent dans les îles du Lac Saint Pierre, pour y guetter les canots algonquins dont plusieurs tombèrent entre leurs mains.

La même année 1611, il arriva à Québec un original d'anglais qui était depuis plusieurs années à la recherche d'un passage vers la mer du nord et vers la Chine ; il avait essayé presque toutes les rivières depuis la Floride, et cette fois il avait remonté en canot la rivière Kennébec, fait portage et était arrivé du côté du Saint-Laurent ; comme, pour une raison ou pour une autre, il ne put redescendre par le même chemin, il fut obligé de s'embarquer sur un navire de la colonie pour retourner en Europe.

Ce fut à cette époque que M. Le Royer de la Dauversière, receveur des tailles à la Flèche, en France, homme d'une piété extraordinaire, forma le projet de fonder une colonie religieuse consacrée à la Sainte Vierge, dans l'île de Montréal, dont il connaissait parfaitement la position et les conditions topographiques. Il s'associa dans ce pieux projet M. le baron de Fancamp et M. l'abbé Olier, saint prêtre, fondateur de la maison de Saint Sulpice, qui venait de refuser l'office d'un évêché et nourrissait des projets analogues à ceux de M. de la Dauversière. On parla du projet au Père Lallemand qui donna tous les renseignements et les conseils qu'il sut trouver dans son expérience.

L'île de Montréal, avait été concédée par la Compagnie à M. de Lauzon avec une énorme concession de terres sur la rive Sud du fleuve, en face de l'île de Montréal. M. de Lauzon, que M. de la Dauversière était allé voir en Dauphiné, pour en obtenir la cession

de l'île, refusa d'abord de céder ses droits ; mais ayant eu des explications sur le but qu'on se proposait, il consentit à passer ses titres à M. de la Dauversière aux mêmes conditions, savoir : de cultiver et de faire habiter l'île.

MM. de la Dauversière, Olier et de Fancamp, réunis à d'autres personnes, formèrent une assez nombreuse société dont plusieurs grandes dames, amies des bonnes œuvres, firent partie, entre autres Madame de Bullion.

Dès l'année 1610, on envoya à Québec 20 tonneaux de marchandises et d'instruments pour l'usage de la nouvelle colonie. On voulut l'année suivante envoyer la première expédition des colons et des travailleurs ; mais on était dans un grand embarras sur le choix du chef à prendre pour commander cette expédition.

Dans le même temps un gentilhomme Champenois, homme de guerre et fervent chrétien, poussé par cet esprit pieux et chevaleresque du temps, vint demander au Père Lallemand s'il n'y aurait pas pour lui moyen de se rendre utile à Dieu et au Roi dans la Nouvelle-France ; c'était M. de Maisonneuve.—Une jeune personne de Nogent Le Roy, Mlle. Mance, désirant se consacrer à Dieu dans le service de la Nouvelle-France, avait aussi communiqué son projet au Père Lallemand ; et précisément pendant que tout ceci se passait et qu'on préparait les choses, Madame de Bullion venait de donner 40,000 francs pour l'établissement d'un hôpital à Montréal.

M. de la Dauversière trouva donc ainsi, lorsqu'il vint consulter le Père Lallemand, toutes les personnes et les choses qui lui étaient les plus précieuses pour sa colonie. Tout semblait avoir été conduit d'une façon spéciale par les mains de la Providence.

On expédia trois navires sous le commandement de M. de Maisonneuve et de Mlle. Mance, on peut dire : car cette vigoureuse femme avait l'habileté d'un chef et le zèle d'un fonctionnaire ; ce fut elle qui pendant le premier hiver distribua les vivres, les effets et même la poudre et le plomb aux gens de l'armement.

Le navire portant M. de Maisonneuve arriva assez longtemps après les autres, le 25 août 1611. M. de Montmagny et les colons de Québec voulurent faire fonder la nouvelle colonie sur l'île d'Orléans, et on représentait à M. de Maisonneuve qu'il fallait plutôt concentrer les forces que de les disperser ; on lui parla aussi des dangers de la part des Iroquois ; mais M. de Maisonneuve dit qu'il avait ordre d'aller s'établir au Mont Royal et que " quand même tout les arbres de l'île seraient changés en Iroquois, il irait tout de même accomplir sa mission, sous la protection de la Mère de Dieu."

Cependant il était trop tard pour aller commencer un établissement tout nouveau, et on résolut de profiter, pour l'hiver, de la généreuse hospitalité que les habitants de Québec offraient. On croit que M. de Maisonneuve avait avec lui 45 hommes.

Le 15 octobre, M. de Montmagny avec le Père Vimont accompagna M. de Maisonneuve dans une expédition ayant pour but d'aller explorer l'île de Montréal et de choisir l'emplacement du nouvel établissement.

Mlle. Mance passa l'hiver à Sillery chez M. Puiseaux, chez qui logeaient tous les grands personnages de la colonie :—elle se lia d'amitié avec Madame de La Peltre qui l'accompagna jusqu'à Montréal et y passa un an avec elle.

M. de Montmagny n'était pas trop satisfait de voir arriver dans la colonie un homme investi d'un commandement quasi indépendant et qui menaçait de diviser l'autorité en l'affaiblissant ; cependant, il était plein d'égards pour M. de Maisonneuve et pour ses gens ; mais il arriva un petit incident qui le força pour ainsi dire à sévir contre les colons de M. de Maisonneuve.

M. de Maisonneuve s'appela Paul ; le 25 janvier, jour anniversaire de la conversion de Saint Paul, les hommes de M. de Maisonneuve s'étant procuré de la poudre, on se mit à tirer du canon et à faire des décharges de mousqueterie. M. de Montmagny, surpris et quelque peu irrité de voir que ceci s'était fait sans sa permission, mit pour quelques heures en prison celui qui semblait avoir organisé la démonstration avec quelques uns des hommes et fit une enquête dont les pièces nous ont été conservées. Cependant, il ne donna pas de suite à ce procédé et comme tous étaient de bons chrétiens, l'affaire fut bientôt arrangée et le raccommodement fut complet.

M. de Maisonneuve avait fait construire une couple de barques et au printemps 1612 il partit pour Montréal, le 8 mai. Le 17 mai, il prit terre à la Pointe à Callières ; le 18 le Père Vimont célébra une messe solennelle et c'est de ce jour que date la fondation de la ville de Montréal.

Ce fut le 21 novembre de la même année que les Dames Ursulines entrèrent dans leur couvent de Québec ; et ce fut encore cette année qu'on essaya de fonder un établissement au Saull-Sainte-Marie entre les lacs Huron et Supérieur sur le territoire de la nation